

BRUNO DUMÉZIL ET LAURENT VISSIÈRE (DIR.)

ÉPISTOLAIRE POLITIQUE II

Authentiques et autographes

Il 3. Gautier – 979-10-231-1085-2





ÉPISTOLAIRE POLITIQUE II

Authentiques et autographes

La question de l'authenticité et de l'autographie se pose aux historiens dans leur travail d'établissement des sources. Or, il s'agit d'une tâche délicate, notamment pour les périodes les plus anciennes, où la préservation de pièces originales résulte du seul hasard. La plupart des lettres connues avant la fin du XIII^e siècle ne nous sont parvenues que sous forme de copies, contemporaines ou tardives, souvent lacunaires ou erronées. La critique de leur authenticité se pose alors de façon traditionnelle, peu différente *a priori* de n'importe quel autre type de sources. Ce n'est que pour les derniers siècles de la période médiévale que l'existence d'importants fonds d'archives et de correspondances originales rend possible une exploitation plus systématique.

Les documents originaux permettent de réfléchir, dans une optique élargie, à une éventuelle mise en valeur des mentions manuscrites venues du détenteur de l'autorité. Toutes ces questions demandent réflexion, et c'est dans la continuité d'un premier volume consacré au *Gouvernement par les lettres* que le deuxième volet du cycle d'études *Épistolaire politique* propose d'étudier cette question cruciale des lettres authentiques et autographes.

Recevoir du courrier n'est pas un acte anodin, car cela prouve d'emblée une position sociale. Lire soi-même une lettre, dit quelque chose de plus : on affiche avec fierté sa maîtrise de l'écriture, son insertion personnelle dans un réseau, et la lettre ouvre en fin de compte des horizons autrement plus fascinants que le paysage qu'on découvre par la fenêtre. Que la lettre reçue soit authentique ou falsifiée apparaît finalement secondaire.

Illustration : Atelier de Rogier van der Weyden, *Un homme lisant*, huile sur chêne, ca 1450, Londres, National Gallery © 2016. The National Gallery, London/Scala, Florence.

ISBN 978-2-84050-990-5



9 782840 509905

SODIS
F387846

27 €



ÉPISTOLAIRE POLITIQUE
II



Cultures et civilisations médiévales

collection dirigée par Jacques Verger, Fabienne Joubert et Dominique Boutet

Dernières parutions

De servus à sclavus. La fin de l'esclavage antique (371-918)

Didier Bondue

L'Islam au carrefour des civilisations médiévales

Dominique Barthélemy & Michel Sot (dir.)

Le Texte médiéval. De la variante à la recreation

Cécile Le Cornec Rochelois, Anne Rochebouet & Anne Salamon (dir.)

*Hommes, cultures et sociétés à la fin du Moyen Âge. Liber discipulorum en l'honneur de
Philippe Contamine*

Patrick Gilli & Jacques Paviot (dir.)

Rerum gestarum scriptor. Histoire et historiographie au Moyen Âge. Mélanges Michel Sot
Magali Coumert, Marie-Céline Isaïa, Klaus Krönert & Sumi Shimahara (dir.)

*Les Usages de la servitude. Seigneurs et paysans dans le royaume de Bourgogne
(vie-xve siècle)*

Nicolas Carrier

L'Enluminure et le sacré. Irlande et Grande Bretagne, viie-viiiè siècles

Dominique Barbet-Massin

Wenceslas de Bohême. Un prince au carrefour de l'Europe

Jana Fantysová-Matějková

Intus et foris. Une catégorie de la pensée médiévale?

Manuel Guay, Marie-Pascale Halary & Patrick Moran (dir.)

Prédication et propagande au temps d'Édouard III Plantagenêt

Catherine Royer-Hemet

Épistolaire politique. I. Gouverner par les lettres

Bruno Dumézil & Laurent Vissière (dir.)

Savoirs et fiction au Moyen Âge et à la Renaissance

Dominique Boutet & Joëlle Ducos (dir.)

Lire en extraits. Lecture et production des textes de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge
Sébastien Morlet (dir.)

Imja et name. Aux sources de l'anthropologie germanique, anglo-saxonne et slave
Olga Khallieva Boiché

Ambedeus. Une forme de la relation à l'autre au Moyen Âge

Cécile Becchia, Marion Chaigne-Legouy et Lætitia Tabard (dir.)

Bruno Dumézil & Laurent Vissière (dir.)

Épistolaire politique
II
Authentiques et autographes



Ouvrage publié avec le concours de la faculté des Lettres de Sorbonne Université

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016

© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN : 978-2-84050-990-5

PDF GLOBAL : 979-10-231-1075-3

TIRÉS À PART EN PDF :

II 1. Dumezil – 979-10-231-1076-0

II 1. Long – 979-10-231-1077-7

II 1. Vatin – 979-10-231-1078-4

II 1. Dumont – 979-10-231-1079-1

II 1. Otchakowski – 979-10-231-1080-7

II 2. Judic – 979-10-231-1081-4

II 2. Tixier – 979-10-231-1082-1

II 2. Cammarosano – 979-10-231-1083-8

II 2. Marchi – 979-10-231-1084-5

II 3. Gautier – 979-10-231-1085-2

II 3. Preto – 979-10-231-1086-9

II 3. Schnerb – 979-10-231-1087-6

II 3. Vissiere – 979-10-231-1088-3

II 3. Ricci – 979-10-231-1089-0

Mise en page Emmanuel Marc DUBOIS, Issigeac
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

Tél. (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

TROISIÈME PARTIE

Affabulations

PROSOPOPÉE DES RUNES :
AUTOUR D'UN « POÈME PARLANT » ANGLO-SAXON

Alban Gautier

Le « Livre d'Exeter », copié dans la seconde moitié du x^e siècle et conservé à la bibliothèque cathédrale d'Exeter, constitue une des principales anthologies de la poésie vernaculaire anglo-saxonne¹. Il conserve au fol. 123 (recto et verso) un curieux poème de 54 vers qui rapporte l'histoire d'un message envoyé par un homme à une femme sous forme de lettre. Ce poème anonyme, que les spécialistes connaissent sous le titre *Le Message de l'Époux* (en anglais, *The Husband's Message*²), est un texte d'interprétation singulièrement difficile, dont la logique narrative n'a rien d'évident, et qui a en outre été copié vers la fin du manuscrit, à un emplacement où le parchemin est très endommagé, partiellement brûlé et troué³. Il présente surtout deux particularités formelles assez originales, même si, nous le verrons, elles ne sont pas uniques dans le corpus poétique anglo-saxon : c'est d'abord le message lui-même qui semble parler et rapporter ce que l'homme envoie dire à la femme ; par ailleurs, la fin du poème consiste en un passage crypté composé de runes. Nous commencerons donc par donner une traduction de ce texte⁴ :

- 1 Pour une présentation du corpus poétique anglo-saxon, voir André Crépin et Hélène Taurinya Dauby, *Histoire de la littérature anglaise du Moyen Âge*, Paris, Nathan, 1993, p. 34-46. Les poèmes du « Livre d'Exeter » sont édités par George P. Krapp et Elliott V. K. Dobbie, *The Exeter Book*, New York, Columbia University Press, 1936 (*Anglo-Saxon Poetic Records*, vol. III).
- 2 Le titre s'est imposé, même s'il est *stricto sensu* impropre : comme on le verra, les deux personnages principaux ne sont sans doute pas des époux, mais plutôt des fiancés ou des amants.
- 3 Cf. le fac-similé du manuscrit dans Raymond W. Chambers, Max Förster et Robin Flower, *The Exeter Book of Old English Poetry*, Exeter, Dean and Chapter of Exeter Cathedral, 1933.
- 4 Le texte est édité (entre autres) dans G. P. Krapp et Elliott V. K. Dobbie, *The Exeter Book*, éd. cit., p. 225-227 ; par Roy F. Leslie, *Three Old English Elegies. The Wife's Lament, The Husband's Message, The Ruin*, Manchester, Manchester University Press, 1961, p. 49-50 ; et par Bernard J. Muir (éd.), *The Exeter Anthology of Old English Poetry*, Exeter, University of Exeter Press, 2006 (DVD-rom). Nous traduisons à partir de l'édition de Leslie, en restant dans la mesure du possible au plus près du texte – et en sacrifiant sans nul doute l'esthétique du poème. Les runes sont données dans l'édition Krapp et Dobbie. Les pointillés correspondent à des passages illisibles ; les alinéas correspondent à des sauts de section dans le manuscrit ; les passages entre crochets traduisent des restitutions de l'éditeur. Sauf mention contraire, toutes les traductions de cet article sont les nôtres.

Maintenant je vais te le dire en privé
 nature d'un arbre. J'ai crû, donné du fruit;
 en moi il va
 s'asseoir dans un autre pays
 les courants salés
 Bien souvent au creux d'un bateau j'ai cherché
 où mon seigneur me
 sur la haute mer; maintenant je suis venu ici
 sur la planche du navire et maintenant tu pourras savoir
 comment l'amour de mon seigneur
 dans ton cœur tu ressentiras. J'ose dire
 que tu trouveras là une fidélité ferme et glorieuse.

Vois, il a dit de te prier, celui qui a gravé ce bois,
 toi ornée de trésors, de te souvenir
 dans ton esprit des promesses
 que vous deux, dans les jours anciens, avez souvent prononcées,
 quand vous deux pouviez dans la forteresse de l'hydromel
 garder une terre, vivre sur un domaine
 et faire avancer votre amitié. Une faïde l'a chassé
 loin du peuple victorieux. Maintenant lui-même a ordonné
 d'annoncer avec joie que tu peux troubler les flots,
 puisque tu as entendu sur le bord de la falaise
 le coucou chanter tristement dans le bosquet.
 Ne permets pas dorénavant qu'aucun homme vivant
 empêche le voyage ou retarde la traversée.

Mets-toi à rechercher la mer, le pays des mouettes,
 prends place dans la nef marine, afin que toi, au sud de ce lieu,
 par-delà le chemin de mer tu trouves l'homme,
 là où ton seigneur est dans l'attente de ta venue.
 Aucun vœu au monde [n'importe] plus
 à son esprit que celui qu'il m'a dit:
 que vous réunisse tous deux le Dieu qui tient tout,
 qu'ensemble dorénavant [vous deux] puissiez
 aux hommes et aux compagnons [distribuer les trésors],
 les anneaux sertis; il a assez
 d'or peint.
 [chez] un peuple étranger il tient son honneur,
 une belle terre
 de héros [généreux], bien qu'ici mon ami

.....
 poussé par la nécessité, a poussé sa nef
 et sur la mer [des vagues seul] doit
 voyager sur le chemin des flots, impatient du départ,
 sur les courants marins du marchand. Maintenant l'homme l'a
 emporté sur son chagrin ; rien ne lui manque des choses désirables,
 ni les chevaux, ni les trésors, ni les joies de l'hydromel,
 ni aucun des nobles trésors qui sont sur la terre,
 fille de chef, s'il t'a.
 Selon l'ancien vœu de vous deux,
 j'entends⁵ ensemble .M. et .R. avec
 .Ț.P. et .M.⁶, faisant le serment
 que cette foi et cette promesse d'amitié
 il voudra les tenir sur sa vie,
 celles que dans les jours anciens vous deux prononçâtes souvent.

Ce poème est un des plus connus et commentés du corpus poétique en vieil anglais, tout simplement parce qu'il est l'un des plus mystérieux : la bibliographie à son sujet est très abondante⁷. L'histoire qu'il raconte est certes relativement simple, mais l'identité du locuteur et le sens exact du message runique restent difficiles à élucider. Un homme, exilé loin de son peuple et de sa terre d'origine, s'est installé au-delà de la mer : là, il a réussi, et il est désormais pourvu d'une terre et jouit d'assez de richesses. Il écrit alors à son épouse – ou à sa fiancée – restée au pays, et lui demande de venir le rejoindre dès que le printemps permettra le voyage maritime. Le message runique forme une sorte de « signature », qui semble authentifier le message et renouveler les serments échangés autrefois

- 5 Cette lecture (*gehyre ic*) est discutée : d'autres éditeurs ou commentateurs proposent en effet « je tourne » (*gecyre ic*), « je rapproche » (*genyre ic*) ou « j'ai entendu » (*gehyrde ic*). Le manuscrit, ici très abîmé, pourrait avoir *genyre* : Robert E. Kaske l'a lu sous lumière ultra-violette (« The reading *genyre* in *The Husband's Message*, line 49 », *Medium Ævum*, 33, 1964, p. 204-206). Voir aussi Ralph W. V. Elliott, « The Runes in *The Husband's Message* », *Journal of English and Germanic Philology*, 54, 1955, p. 1-8 ; R. F. Leslie, *Three Old English Elegies*, op. cit., p. 66, n. 50 et Earl R. Anderson, « *The Husband's Message*: persuasion and the problem of *genyre* », *English Studies*, 56/4, 1975, p. 289-294.
- 6 Les runes correspondent respectivement aux lettres S, R, EA, W et M (ou D).
- 7 Outre l'étude de R. F. Leslie, *Three Old English Elegies*, op. cit., on mentionnera entre autres F. A. Blackburn, « *The Husband's Message* and the accompanying riddles of the Exeter Book », *Journal of Germanic Philology*, 3, 1900, p. 1-13 ; R. W. V. Elliott, « The Runes in *The Husband's Message* », art. cit. ; R. E. Kaske, « A poem of the Cross in the Exeter Book: 'Riddle 60' and 'The Husband's Message' », *Traditio*, 23, 1967, p. 41-71 ; E. R. Anderson, « Voices in *The Husband's Message* », *Neuphilologische Mitteilungen*, 74, 1973, p. 238-246 ; Margaret E. Goldsmith, « The Enigma of *The Husband's Message* », dans Lewis E. Nicholson et Dolores W. Frese (dir.), *Anglo-Saxon Poetry: Essays in Appreciation for John C. McGalliard*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1975, p. 242-263.

entre les amants. L'une des difficultés du poème réside dans le jeu complexe des personnes grammaticales : le poème introduit un échange subtil entre un « je » (la lettre, le message⁸), un « tu » (l'épouse), un « il » (l'époux) et un « vous deux » (le couple, avec l'usage rare en vieil anglais de la forme duelle *git*). Dans cette dialectique, le personnage dominant, celui qui prend l'initiative du message et qui écrit la lettre, est le « il », et le poème, ou son support, est le médiateur entre lui et l'objectif qu'il vise, c'est-à-dire l'épouse ou la fiancée. À cause de la nature même du message runique, certains commentateurs ont pu penser que l'objet qui dit *je* est un « bâton runique » (*rune-stave*), objet transporté par le messenger et sur lequel sont tracées les runes qui accompagnent le poème/message : le poète confondrait donc pour les besoins du poème le support du poème et le support des runes. Ce type d'objet, attesté à partir du XIII^e siècle dans l'archéologie et les textes scandinaves (où il est appelé *rúnakefli* : voir fig. 1), a sans doute existé dans le monde anglo-saxon (et au-delà, dans l'ensemble de l'Europe du Nord) au haut Moyen Âge⁹.

162

Difficile à interpréter, le poème a donc été rapproché de divers autres textes du corpus relativement réduit de la poésie vernaculaire anglo-saxonne¹⁰. On l'a d'abord comparé aux nombreuses énigmes du « Livre d'Exeter », un genre qui correspondait par ailleurs à un véritable goût dans le monde anglo-saxon depuis le VIII^e siècle au moins¹¹. En effet, comme dans la plupart des énigmes, l'objet qui est le sujet du poème parle et dit « je suis... », et l'un des buts de l'auditeur ou du lecteur du poème est précisément d'en deviner l'identité¹². Or le poème

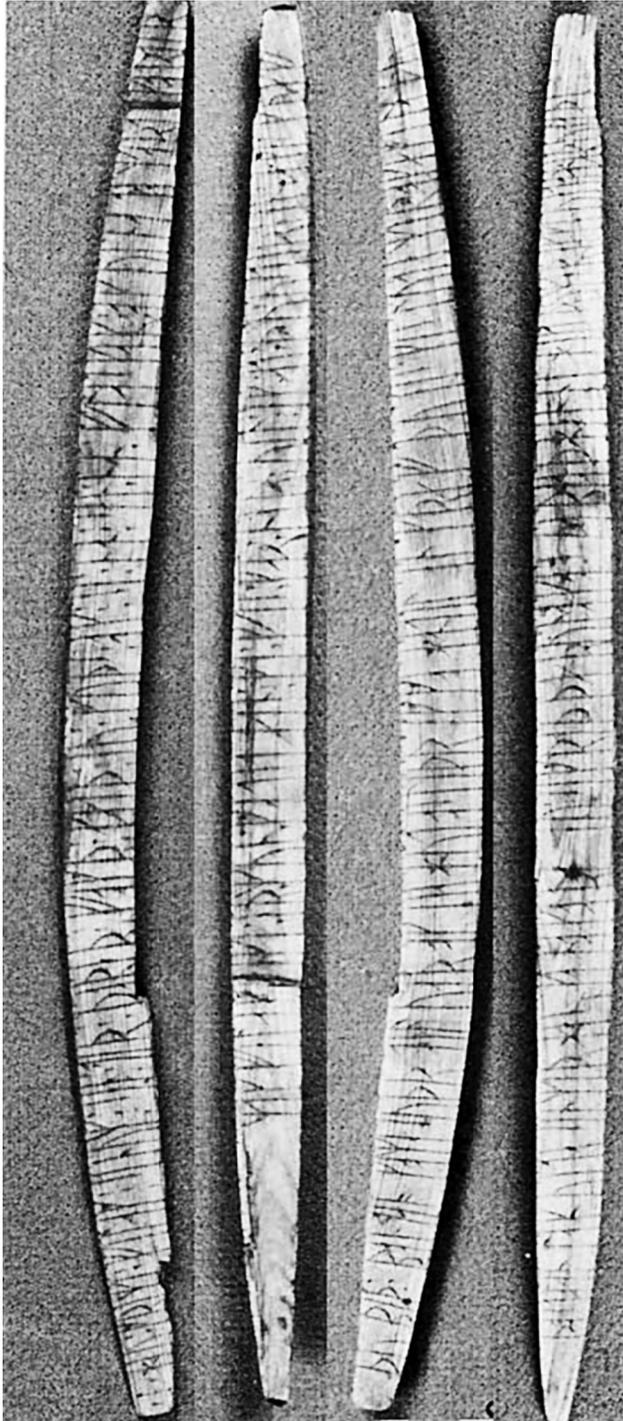
8 L'identité du locuteur a fait l'objet de nombreux débats : pour R. F. Leslie, c'est un messenger humain (*Three Old English Elegies*, *op. cit.*, p. 13-14) ; pour E. R. Anderson, le « je » correspondrait à un messenger humain au début du poème et à un objet dans la suite du texte (« Voices in *The Husband's Message* », art. cit.). L'hypothèse d'un objet parlant nous semble la plus logique et la plus économique, même si celle d'un messenger humain portant le bâton runique n'est pas impossible non plus. John D. Niles propose de voir dans le locuteur le navire lui-même, ou plus exactement son mât, sur lequel les runes sont gravées : cette hypothèse ne change pas grand-chose à notre démonstration (« The Trick of the runes in *The Husband's Message* », *Anglo-Saxon England*, 32, 2003, p. 189-223, ici p. 204-206).

9 R. W. V. Elliott, « The Runes in *The Husband's Message* », art. cit., p. 1-2. Voir aussi Raymond I. Page, *An Introduction to English Runes*, London, Methuen, 1973, p. 97-102, pour d'autres exemples de « bâtons runiques » dans les textes et dans l'archéologie de l'Europe du Nord au haut Moyen Âge. Les documents runiques de Bergen sont analysés par Aslak Liestøl, « The runes of Bergen. Voices from the Middle Ages », *Minnesota History Magazine*, 40/2, 1966, p. 49-58, et *id.*, « Correspondence in runes », *Medieval Scandinavia*, 1, 1968, p. 17-27.

10 Rappelons que ce corpus tient entièrement dans les six petits volumes de la collection « Anglo-Saxon Poetic Records ».

11 Martha Bayless, « Humour and the Comic in Anglo-Saxon England », dans Sandra M. Hordis et Paul Hardwick (dir.), *English Medieval Comedy*, Turnhout, Brepols, 2007, p. 13-30 ; Alban Gautier, « Les activités compétitives au sein des bandes armées de l'Europe du Nord au haut Moyen Âge », dans François Bougard, Régine Le Jan et Thomas Lienhard (dir.), *Agôn. La compétition, V^e-XII^e siècle*, Turnhout, Brepols, 2012, p. 75-91.

12 Les arguments en ce sens sont bien résumés par J. D. Niles, « The Trick of the runes in *The Husband's Message* », art. cit.



1. Un *rúnakefli* de Bergen (ca 1330) : Thorir le Blond écrit à son partenaire commercial Havgrim

est précédé, dans le manuscrit, par une énigme isolée, communément intitulée « Énigme n° 60 », dont nous proposons ci-dessous une traduction¹³ :

J'étais près du sable, près de la falaise de mer
au bord des flots, et là je demeurais
ferme sur mon ancienne base ; il y en eut bien peu
parmi la gent humaine pour voir
mon séjour sur la terre solitaire,
mais, chaque jour avant l'aube, la vague brune
me léchait de son étreinte marine. Je pensais bien peu
que tôt ou tard je devrais,
par-dessus les bancs à hydromel, parler sans bouche,
échanger des mots. C'est là une grande merveille,
ingénieuse pour l'esprit de celui qui ne connaît rien de tel,
que la pointe d'un couteau et une main habile,
que l'intelligence d'un homme et avec elle la pointe
m'aient volontairement piqué, pour que je puisse avec toi
pour nous deux seuls annoncer
résolument un message, de sorte que plus personne
ne puisse rapporter plus avant nos paroles.

164

L'énigme n'est certes pas facile à déchiffrer, et les solutions suggérées vont de « roseau » à « calame » en passant par « flûte » et « varech séché », mais aussi et surtout « bâton runique » et « planchette gravée »¹⁴. Isolée dans le manuscrit, cette énigme ne suit pas immédiatement les énigmes n° 1 à 59 : pour cette raison, plusieurs commentateurs ont proposé de la considérer comme une introduction au *Message de l'Époux*, voire comme une partie intégrante du poème, la première de ses quatre sections¹⁵. Roy Leslie a contesté cette proposition : il observe en effet qu'aux v. 14-17 de l'énigme n° 60, l'objet dit que personne ne pourra comprendre le message sauf « nous deux » (au duel), ce qui exclut d'après lui un message gravé puisque trois « personnes » auraient alors connaissance du message – l'initiateur du message (l'époux, si l'on considère l'énigme comme partie intégrante du poème), son récepteur (l'épouse) et le locuteur (le bâton runique)¹⁶. À notre avis, cet argument ne saurait tenir : au

13 Le poème se trouve aux fol. 122v et 123r du « Livre d'Exeter ». La traduction qui suit est faite à partir G. P. Krapp et Elliott V. K. Dobbie, *The Exeter Book*, éd. cit., p. 225.

14 Résumé des solutions dans M. E. Goldsmith, « The Enigma of *The Husband's Message* », art. cit.

15 La proposition a d'abord été faite par F. A. Blackburn, « *The Husband's Message* and the accompanying riddles of the Exeter Book », art. cit., p. 2.

16 R. F. Leslie, « The Integrity of Riddle 60 », *Journal of English and Germanic Philology*, 67, 1968, p. 451-457.

moment où s'accomplira l'acte de communication, à savoir lorsque le récepteur tiendra l'objet dans ses mains, ils ne seront bien que deux – le bâton et l'épouse selon l'interprétation que nous suivons ici – et le message ne sera connu que d'eux seuls. L'objet qui parle peut donc très bien être un bâton runique ou une planchette de bois, « volontairement piqué » avec « la pointe d'un couteau » pour porter un message à l'épouse du poème. Il me semble donc qu'on peut retenir la suggestion selon laquelle l'énigme n° 60 constitue la première section du *Message de l'Époux*.

La « signature runique » qui clôt le texte n'est pas un cas unique dans la poésie anglo-saxonne : le poète Cynewulf, que la plupart des spécialistes placent au ix^e siècle, a « signé » quatre de ses poèmes avec des runes formant son nom¹⁷. Les runes du *Message de l'Époux* ne semblent pas former un mot ou un nom identifiable, et c'est donc ailleurs qu'il faut chercher la réponse à l'énigme. C'est que la solution ne se trouve sans doute pas dans le son attaché à chaque rune, mais dans leur nom : en effet, chaque rune du *futhorc* – l'alphabet runique anglo-saxon – correspond à la fois à un phonème et à un mot, dont divers textes (et avant tout le *Poème runique*) livrent la clé¹⁸. Ici, les runes signifient sans doute respectivement S/*sigel* (soleil), R/*rad* (voyage, route), EA/*ear* (mer, vague ou terre, sol), W/*wynn* (joie) et M/*monn* (homme). Il est vrai que ces identifications sont discutables : il est possible (mais peu probable) que la dernière rune corresponde à D/*dæg* (jour)¹⁹ ; et selon l'interprétation très originale de John D. Niles, la première rune correspondrait à *segl* (voile), la troisième à *eadig* (heureux, riche) et la quatrième à *wif* (femme)²⁰. Le sens précis du passage n'est donc pas évident, d'autant plus que le verbe qui régit l'ensemble de ces runes n'est pas connu avec certitude²¹. Mais il ne fait pas de doute que le message gravé et/ou entendu à travers les runes redouble le sens du poème : il y est question de route, de soleil et de vagues, et donc peut-être de voyage maritime vers le sud, mais aussi d'homme et de joie, comme en anticipation du bonheur des amants réunis.

17 Jane Roberts, « Cynewulf », dans Michael Lapidge *et al.* (dir.), *The Blackwell Encyclopaedia of Anglo-Saxon England*, Oxford, Blackwell, 1999, p. 133-135.

18 Le *Poème runique* (*Rune Poem*), uniquement connu par une transcription moderne d'un manuscrit aujourd'hui perdu (London, BL, Cotton Otho B.x), est édité dans Elliott V.K. Dobbie, *The Anglo-Saxon Minor Poems*, New York, Columbia University Press, 1942 (*Anglo-Saxon Poetic Records*, vol. VI), p. 28-30. On en trouvera une traduction anglaise et un commentaire vers à vers dans R. I. Page, *An Introduction to English Runes*, *op. cit.*, p. 72-85.

19 R. W. V. Elliott, « The Runes in *The Husband's Message* », art. cit., p. 4-5 ; R. F. Leslie, *Three Old English Elegies*, *op. cit.*, p. 15-17.

20 J. D. Niles, « The Trick of the runes in *The Husband's Message* », art. cit., p. 210-212.

21 Voir note 5 ci-dessus.

Si la comparaison avec les énigmes et les autres poèmes à « signature runique » a souvent été au centre des diverses interprétations du *Message de l'Époux*, ce poème n'a en revanche que rarement²² été rapproché d'un autre corpus poétique, pourtant bien identifié et nommé il y a plus de vingt ans par James W. Earl : celui des « poèmes parlants » du roi Alfred le Grand (871-899)²³. Dans un article de 1989, ce philologue américain a en effet isolé un corpus de trois « poèmes parlants », où le poème lui-même (ou son support) dit « je ». Ce procédé n'est pas courant dans la poésie anglo-saxonne, même s'il n'est pas unique : Lois Bragg a recensé une douzaine de textes impliquant un locuteur inanimé²⁴. Parmi ces textes, on trouve d'abord trois poèmes attribués au roi Alfred le Grand, à savoir la préface en vers et (de manière plus contestable) l'épilogue en vers à la traduction par le roi du *Pastoral* de Grégoire le Grand, ainsi que la préface à la traduction de la *Consolation de la Philosophie* de Boèce²⁵. On ajoutera à ces trois poèmes la préface en vers écrite par l'évêque Wulfsgie de Sherborne pour son exemplaire de la traduction par l'évêque Werferth de Worcester des *Dialogues* de Grégoire le Grand, traduction réalisée à la demande d'Alfred lui-même²⁶ :

166

L'évêque Werferth a ordonné de me copier²⁷,
 serviteur et serf de celui qui a créé toute gloire,
 qui est aussi gouverneur de tous les êtres,
 un seul Dieu éternel de toutes les créatures.
 L'évêque t'ordonne, lui qui a engendré ce livre
 que tu as maintenant à la main et que tu peux voir,
 de demander pour lui leur aide aux saints hommes
 dont la mémoire est ici écrite,
 et de demander à Dieu tout-puissant
 de pardonner les péchés qu'il a commis,

22 L'exception est Lois Bragg (*The Lyric Speakers of Old English Poetry*, London/Toronto, Associated University Press, 1991, p. 55-57), mais la démonstration s'interrompt rapidement.

23 James W. Earl, « King Alfred's Talking Poems », *Pacific Coast Philology*, 24, 1989, p. 49-61. Sur Alfred, voir surtout Simon Keynes et Michael Lapidge, *Alfred the Great. Asser's Life of King Alfred and Other Contemporary Sources*, Harmondsworth, Penguin, 1983, et la traduction de *l'Histoire du roi Alfred* d'Asser, par Alban Gautier, Paris, Les Belles Lettres, 2013.

24 L. Bragg, *The Lyric Speakers of Old English Poetry*, op. cit., p. 43-57.

25 On trouvera des traductions en anglais moderne de ces textes dans S. Keynes et M. Lapidge, *Alfred the Great*, op. cit., p. 126-127 et p. 131-132 ; nous avons proposé une traduction française de la préface et de l'épilogue de la traduction du *Pastoral* dans *l'Histoire du roi Alfred*, trad. cit., p. 216-221.

26 Texte dans E. V. K. Dobbie, *The Anglo-Saxon Minor Poems*, éd. cit., p. 112-113

27 L'auteur de la préface n'étant pas Werferth lui-même, mais Wulfsgie de Sherborne, le locuteur est sans aucun doute le livre entier, et non le seul poème.

et aussi de lui accorder de reposer en lui, qui règne sur tous les royaumes,
 et aussi à son donneur d'anneaux, celui qui lui a remis l'original,
 à savoir parmi tous les rois
 Alfred des Anglais, le meilleur des donneurs de trésors
 dont il ait jamais entendu parler auparavant,
 ou de tous les rois de la terre dont il ait jamais eu connaissance.

Dans le même corpus, mais sans lien direct avec le roi Alfred, on peut aussi inclure un court poème colophon, intitulé *Thureth*, non daté²⁸; dans une certaine mesure et en alternance avec un locuteur animé, le grand poème dévotionnel intitulé *Le Rêve de la Croix*²⁹; et enfin un poème en l'honneur d'Aldhelm de Sherborne, auteur anglo-latin prolifique du tournant du VIII^e siècle³⁰:

Ainsi m'a composé *bonus et iustus*
 un homme sage en livres, *bonus auctor*,
 Aldhelm, noble poète, *etiam fuit*
ipselos en noblesse chez les Anglo-Saxons,
 évêque chez les Bretons. Moi le *biblos* je vais maintenant
ponus et pondus pleno cum sensu,
 par une plainte nouvelle plus triste encore *iamiamque*,
 dire la vérité, rien de moins [...].

Ces poèmes ne sont pas tous faciles à dater, et aucun d'entre eux ne peut être attribué avec certitude à un auteur précis. Ceux qui sont associés aux noms d'Alfred et d'hommes de son entourage (les évêques Werferth et Wulfsige) datent sans doute du règne de ce roi à la fin du IX^e siècle, mais la traduction de Boèce pourrait, avec sa préface, être plus tardive de quelques décennies³¹; de manière générale, même pour les traductions ancrées dans le règne d'Alfred, comme le *Pastoral* et les *Dialogues*, les manuscrits sont majoritairement du X^e siècle et les préfaces et épilogues ont pu être rédigés séparément, comme

28 E. V. K. Dobbie, *The Anglo-Saxon Minor Poems*, éd. cit., p. 97.

29 On trouvera une traduction française de ce poème, sous le titre « Exaltation de la Croix », dans André Crépin (éd.), *Poèmes héroïques vieil-anglais: Beowulf, Judith, Maldon, Plainte de l'Exilée, Exaltation de la Croix*, Paris, UGE, coll. « 10-18 », 1981, p. 185-190.

30 Texte dans E. V. K. Dobbie, *The Anglo-Saxon Minor Poems*, éd. cit., p. 97-98 : il s'agit d'un poème macaronique mélangeant le vieil anglais (ici traduit en français) et un latin assaisonné de quelques mots grecs, à la manière du « style herméneutique » tant apprécié des auteurs anglo-latins du haut Moyen Âge.

31 Adrian Papahagi, « The Transmission of Boethius' *De Consolatione Philosophiae* in the Carolingian Age », *Medium Aevum*, 78, 2009, p. 1-15. Voir aussi l'introduction à la récente édition du Boèce anglo-saxon : Malcolm Godden et Susan Irvine (éd.), *The Old English Boethius: An Edition of the Old English Versions of Boethius's De Consolatione Philosophiae*, Oxford, Oxford University Press, 2009.

c'est de toute évidence le cas pour la préface aux *Dialogues*. Ajoutons qu'il est rarement aisé, au haut Moyen Âge, d'identifier avec certitude l'auteur d'un texte, et plus encore quand ce texte est un poème et que son auteur présumé est un roi : l'attribution à une figure royale de textes rédigés (au mieux) dans son entourage est un phénomène bien connu³². Il est vrai que, dans le cas d'Alfred, le doute est permis : dans la préface en prose à la traduction du *Pastoral*, le roi parle à la première personne, affirmant son désir de faire traduire, ou de traduire lui-même, un certain nombre de « classiques » latins³³. Cette impression est renforcée par plusieurs passages de l'*Histoire d'Alfred* attribuée à l'évêque Asser, où l'on voit le roi se consacrer lui-même à la lecture de textes latins, à leur copie et à leur traduction, et la plus grande partie des spécialistes s'accordent pour dire qu'Alfred fut bien l'auteur, ou du moins le promoteur actif, de plusieurs traductions du latin vers le vieil anglais : le *Pastoral* de Grégoire le Grand sans aucun doute, probablement les cinquante premiers psaumes de l'Ancien Testament, et de manière plus discutée la *Consolation de la Philosophie* de Boèce et les *Soliloques* de saint Augustin ; les traductions des *Dialogues* de Grégoire et de l'*Histoire contre les païens* d'Orose furent sans nul doute réalisées dans son entourage et à sa demande³⁴. Il est assuré qu'Alfred n'a rien écrit seul : il avait à ses côtés des savants recrutés dans toute l'Angleterre et dans les régions voisines, qui ont expliqué au roi le texte latin et l'ont aidé à identifier les citations avant que des scribes ne prennent en note la traduction dictée par le souverain³⁵. On aurait donc bien en la personne d'Alfred un roi auteur et traducteur, composant lui-même des textes en vieil anglais.

La cour d'Alfred était le centre d'une culture écrite vernaculaire très vivante, encouragée par un souverain soucieux d'accéder et de faire accéder à des textes traduits. Asser, son biographe, nous dit en effet qu'Alfred n'avait appris le

32 Voir sur ce point M. Godden, « Did King Alfred write anything? », *Medium Aevum*, 76, 2007, p. 1-23. Ainsi, de nombreux ouvrages nous ont été transmis sous le nom de Charlemagne. Godden prend l'exemple de l'*Epistula de litteris colendis*, dont le ton annonce tout à fait la préface à la traduction du *Pastoral* d'Alfred, et que la plupart des spécialistes attribuent aujourd'hui à Alcuin, parlant au nom du roi ; de même, les *Libri Carolini* sont une œuvre de savants de la cour, écrite au nom de Charlemagne lui-même.

33 Le texte en vieil anglais est dans Henry Sweet, *King Alfred's West-Saxon Version of Gregory's Pastoral Care*, Oxford, Oxford University Press, 1871, p. 3-9. On trouvera une traduction en anglais moderne dans S. Keynes et M. Lapidge, *Alfred the Great*, *op. cit.*, p. 124-126, et une traduction française dans Asser, *Histoire du roi Alfred*, trad. cit., p. 208-217.

34 A. Crépin, « King Alfred's Cultural Policy », *Bulletin des anglicistes médiévistes*, 20-21, 1981-1982, p. 294-308 ; S. Keynes et M. Lapidge, *Alfred the Great*, *op. cit.*, p. 38-35 ; Janet Bately, « The Alfredian canon revisited: one hundred years on », dans Timothy Reuter (dir.), *Alfred the Great: Papers from the Eleventh-Centenary Conferences*, Aldershot, Ashgate, 2003, p. 107-120 ; M. Godden, « Did King Alfred write anything? », art. cit.

35 Richard W. Clement, « The production of the *Pastoral Care*: King Alfred and his helpers », dans Paul E. Szarmach (dir.), *Studies in Earlier Old English Prose*, Albany, State University of New York Press, 1986, p. 129-152.

latin que fort tard et qu'il était encore, à l'âge adulte, assez maladroit dans sa connaissance de cette langue³⁶. Le texte d'Asser est sur ce point plutôt confus, et parfois contradictoire, et nous n'entrerons pas dans les détails du débat³⁷. On notera seulement qu'Asser nous rapporte comment Alfred, encore enfant et ne sachant pas lire, a pu « lire » un livre de poésie vernaculaire en l'apprenant par cœur³⁸. La culture de cour qui existait à l'époque d'Alfred peut être rapprochée de celle de la cour d'Aix-la-Chapelle sous Charlemagne, ou de celle de la cour de son contemporain Charles le Chauve : divertissements savants, débats sur la justice et le pouvoir royal, discussions philologiques et théologiques y tenaient une grande place. La grande différence est qu'il s'agissait pour l'essentiel³⁹ à la cour d'Alfred d'une culture vernaculaire, traduisant des textes latins et produisant même des textes originaux en langue anglaise comme la *Chronique anglo-saxonne*⁴⁰.

Les « poèmes parlants » donnent probablement une assez bonne idée de ce à quoi pouvait ressembler la poésie vernaculaire qui plaisait tant à Alfred depuis son enfance ; en effet, le roi n'appréciait sans doute pas tant la poésie héroïque (un genre dont témoigne le long poème *Beowulf*) que l'importante production poétique religieuse, consistant en paraphrases de textes bibliques et hagiographiques, hymnes, formules liturgiques, proverbes rimés, poèmes moraux et didactiques. Mais ce goût bien attesté signifie-t-il qu'il écrivait lui-même de la poésie ? Il est évidemment très délicat, plus encore que dans le cas de la préface en prose où la voix du souverain est si nettement mise en scène, d'attribuer au roi lui-même certains de ces « poèmes parlants » : William Whobrey penche pour, mais Malcolm Godden est beaucoup plus réservé⁴¹. On sait que nombre d'auteurs latins du Moyen Âge savaient composer en prose aussi bien qu'en vers : le long *De virginitate* d'Aldhelm, l'un des classiques de la latinité anglo-saxonne, est un prosimètre⁴², tout comme la *Consolation* de

36 Asser, *Histoire du roi Alfred*, chap. 22, 23, 76, 77, 87 et 88, trad. cit., p. 40-43, 114-123, 144-149.

37 Pour une discussion serrée, voir surtout Patrick Wormald, « Living with King Alfred », *Haskins Society Journal*, 15, 2006 (pour 2004), p. 1-39.

38 Asser, *Histoire du roi Alfred*, chap. 23, trad. cit., p. 442-443.

39 L'*Histoire du roi Alfred* d'Asser est une exception puisqu'il s'agit d'un texte latin.

40 Sur l'histoire de ce texte complexe dont la première rédaction eut lieu sous le règne d'Alfred et peut-être dans son entourage, voir en dernier lieu S. Keynes, « Manuscripts of the Anglo-Saxon Chronicle », dans *The Cambridge History of the Book in Britain*, Cambridge, Cambridge University Press, t. I, c. 400-1100, dir. Richard Gameson, 2011, p. 537-552.

41 William T. Whobrey, « King Alfred's Metrical Epilogue to the *Pastoral Care* », *Journal of English and Germanic Philology*, 90, 1991, p. 175-186 ; M. Godden, « Did King Alfred write anything? », art. cit.

42 Aldhelm, *Opera*, éd. Rudolf Ehwald, Berlin, 1919 (*MGH, Auctores Antiquissimi*, XV), p. 209-471. Traductions en anglais moderne dans Michael Lapidge et Michael Herren, *Aldhelm: The Prose Works*, Cambridge, D. S. Brewer, 1979, et Michael Lapidge et James L. Rosier, *Aldhelm: The Poetic Works*, Cambridge, D. S. Brewer, 1985.

Boèce, l'un des auteurs réputés traduits par Alfred. En était-il de même pour les auteurs de textes vernaculaires? Wulfsige, auteur de la préface en vers à la traduction des *Dialogues*, était évêque de Sherborne, dans le Dorset, un siège épiscopal qu'Aldhelm avait occupé à la fin de sa vie, et il ne pouvait manquer de connaître l'œuvre de son prédécesseur. Un auteur-traducteur comme Alfred ou Wulfsige était-il donc lui-même en mesure de composer un poème en vieil anglais? Si la compétence poétique avait pu être, à une période plus ancienne, un des traits de l'appartenance à l'élite, et si cela resta longtemps le cas dans le monde scandinave⁴³, il n'est pas certain que cela ait encore été une caractéristique des IX^e et X^e siècles anglo-saxons.

170

Ajoutons que le « poème parlant » sur Aldhelm, qui alterne passages en latin et en vieil anglais, n'est de toute évidence pas contemporain d'Aldhelm (v. 640-709). Entre autres éléments, la présence du terme *Anglo-Saxons*, en vieil anglais qui plus est, pointe vers une date de composition plus tardive, sans doute dans les années 880-925, pendant lesquelles l'expression « royaume des Anglo-Saxons », d'origine continentale, a été utilisée dans l'île, et plus précisément à la cour d'Alfred et de son fils Édouard l'Ancien⁴⁴. Ce poème sur Aldhelm pointe donc vers la même époque et le même milieu que les autres « poèmes parlants » : le règne et la cour d'Alfred, et les décennies qui ont immédiatement suivi. Par ailleurs, Aldhelm, connu pour ses énigmes latines⁴⁵, est l'un des principaux modèles du corpus d'énigmes en vieil anglais.

Dans le même sens, on mentionnera que l'objet d'or, émail et cristal de roche appelé « Alfred Jewel », conservé à l'Ashmolean Museum d'Oxford, parle lui aussi à la première personne. L'inscription courant sur le côté de ce bijou d'usage difficile à déterminer (peut-être un pointeur servant à suivre les lignes d'un manuscrit) déclare en effet *ÆLFRED MEC HEHT GEWYRCAN*, « Alfred m'a fait faire » : là encore l'objet parlant est bien associé à l'activité culturelle et littéraire de la cour alfrédienne⁴⁶.

Il me semble donc qu'on peut, avec toute la prudence qui s'impose et en rappelant qu'il ne s'agit là que d'une hypothèse, identifier ici un corpus poétique, uni par des points communs qui vont au-delà des coïncidences. Entre

43 Alban Gautier, *Le Festin dans l'Angleterre anglo-saxonne, V^e-XI^e siècle*, Rennes, PUR, 2006, p. 105-106.

44 Le terme est employé par Asser, mais aussi dans plusieurs diplômes royaux. Voir Asser, *Histoire du roi Alfred*, trad. cit., p. XLII, et surtout S. Keynes, « King Alfred and the Mercians », dans Mark A. S. Blackburn et David N. Dumville (dir.), *Kings, Currency and Alliances: History and Coinage of Southern England in the Ninth Century*, Woodbridge, Boydell, 1993, p. 1-45.

45 Aldhelm, *Opera*, éd. cit., p. 97-149.

46 Leslie Webster, « Alfred Jewel », dans M. Lapidge et al. (dir.), *The Blackwell Encyclopaedia of Anglo-Saxon England*, op. cit., p. 28-29. L'objet a été à nouveau analysé par David Pratt (*The Political Thought of King Alfred the Great*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 185-192). Voir aussi Asser, *Histoire du roi Alfred*, trad. cit., p. 215-217.

la fin du IX^e et le début du X^e siècle, apparaissent des « poèmes parlants », dans lesquels le texte ou son support parlent eux-mêmes à la première personne ; ces poèmes peuvent pour la plupart être rapprochés de la pratique de l'énigme, des jeux littéraires et de la poésie de cour ; plusieurs d'entre eux sont liés à la cour et aux milieux proches d'Alfred le Grand. Certains de ces poèmes sont par ailleurs des messages, puisqu'ils s'adressent à un destinataire à la deuxième personne : cet aspect est particulièrement présent dans la préface de Wulfsige à la traduction des *Dialogues*. Ces textes rapportent des situations qui sont celles qui préoccupent la cour ou les proches du roi. Dans la préface en vers à la traduction du *Pastoral*, après Grégoire et son envoyé Augustin de Canterbury, Alfred est présenté comme troisième et dernier dans une chaîne de transmission qui a permis de rendre disponible en Angleterre la sagesse d'origine divine que contient le *Pastoral*⁴⁷ :

Puis en anglais le roi Alfred
traduisit chacun de mes mots, et à ses scribes
il m'envoya au nord et au midi ; il leur ordonna
d'en apporter plus selon ce modèle, afin qu'à ses évêques
il pût l'envoyer, car certains en avaient besoin,
ceux qui savaient peu de latin.

Alfred est ainsi lui-même intégré à la tradition ecclésiastique anglo-saxonne, son action est légitimée et placée dans la continuité des plus grandes autorités. De même, dans la préface aux *Dialogues*, l'auteur demande à ses lecteurs de prier pour l'évêque Werferth⁴⁸, mais aussi pour le roi Alfred, dont il fait un éloge vibrant. Dans le poème sur Aldhelm, le poète fait l'éloge d'un sage ouest-saxon, désigné de manière caractéristique comme « Anglo-Saxon », qui fait lui aussi partie des « grands ancêtres » mis en avant à l'époque alfrédienne.

QUE SIGNIFIE LE MESSAGE DE L'ÉPOUX ?

Revenons donc pour terminer au *Message de l'Époux*. Qui écrit ce message, à qui et pour quelle raison ? Il me semble que le poème peut être rattaché à cette famille des « poèmes parlants » : s'il est bien sûr impossible d'en attribuer la paternité à Alfred ou à Wulfsige, on peut penser qu'il s'agissait précisément du type de poésie que ces hommes appréciaient et composaient. Il n'y a donc rien de ridicule à tenter une interprétation qui évoquerait un thème lié à l'époque

47 Texte dans H. Sweet, *King Alfred's West-Saxon Version*, op. cit., p. 9 ; traduction dans Asser, *Histoire du roi Alfred*, trad. cit., p. 217-219

48 Ou peut-être pour lui-même, le texte est ambigu.

alfrédienne, un jeu poétique autour d'une situation attestée. Je proposerai donc de voir dans ce poème une lettre fictive mettant en scène certains aspects du phénomène migratoire et de son fonctionnement. J'ai déjà avancé ailleurs une interprétation similaire, mais en proposant plutôt de l'ancrer dans les v^e-vii^e siècles, période que l'on a parfois appelée « Âge des migrations »⁴⁹ : l'étude de l'ensemble de ces « poèmes parlants » me conduit, sans renoncer à voir dans ce poème une esquisse sur le thème de la migration, à replacer la situation décrite au tournant des ix^e et x^e siècles.

Dans *Le Message de l'Époux*, le narrateur, un exilé qui a « fait carrière » et qui a réussi au-delà de la mer, écrit à sa fiancée et lui demande de le rejoindre. Or on sait qu'au ix^e siècle de nombreux guerriers venus d'outre-mer – principalement des Scandinaves car nous sommes en pleine époque viking – sont venus en Angleterre et s'y sont durablement implantés⁵⁰ ; on sait aussi qu'Alfred lui-même n'a pas hésité à embaucher des mercenaires, par exemple des marins frisons, et à les doter de revenus⁵¹. Ce poème ne pourrait-il pas faire référence à ce type de déplacement ? Les migrants scandinaves ou frisons, conquérants ou mercenaires, venaient en Angleterre pour faire fortune, et s'y établissaient parfois de manière définitive. Comme le suggère le poème en évoquant une « faide », les raisons du départ de ces hommes aventureux pouvaient se trouver dans des difficultés en Scandinavie même : rivalités avec des parents ou d'autres ennemis, exil en raison d'un meurtre – les sagas islandaises, qui prétendent au xiii^e siècle décrire cette époque, sont pleines de situations de cette sorte. Ces hommes appartenant à l'élite politique et princière de la Scandinavie – la *Chronique anglo-saxonne* les désigne souvent comme des « rois » ou des « jarls » – allaient tenter fortune ailleurs.

Le ton doux et peu hostile du poème à l'égard du migrant n'est pas contradictoire avec une composition dans un milieu alfrédien : même si Alfred passa une grande partie de sa vie à combattre les vikings, on sait qu'il recevait et embauchait des « païens » – pour employer l'expression d'Asser –, qu'il s'entretenait avec eux et qu'il pouvait les pousser à s'implanter sur place, à condition bien entendu qu'ils se convertissent, et Asser mentionne même le cas d'un « païen » devenu moine dans un des monastères fondés par le roi⁵². Installé sur place, avec ou sans l'accord du roi des Anglo-Saxons, le nouveau

49 Alban Gautier, *Arthur*, Paris, Ellipses, 2007, p. 82.

50 Dawn M. Hadley, *The Vikings in England. Settlement, Society and Culture*, Manchester/New York, Manchester UP, 2006.

51 Richard Abels, « Household men, mercenaries and Vikings in Anglo-Saxon England », dans John France (dir.), *Mercenaries and Paid Men. The Mercenary Identity in the Middle Ages*, Leiden/Boston, Brill, 2008, p. 143-165 ; Stéphane Lebecqz, *Marchands et navigateurs frisons du haut Moyen Âge*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1983, t. I, *Essai*, p. 11.

52 Asser, *Histoire du roi Alfred*, chap. 94, trad. cit., p. 160-161.

venu s'implantait, acquérait une résidence et des terres, et se trouvait en mesure de reprendre l'existence élitaires qui était la sienne avant son exil : entouré de compagnons, il pouvait à nouveau leur distribuer trésors et anneaux, activité principale d'un chef comme le rappelle la préface en vers à la traduction des *Dialogues*, qui fait d'Alfred « le meilleur des donneurs de trésors ». Le migrant pouvait alors procéder à une sorte de « regroupement familial » (si l'on nous passe l'expression) en appelant son épouse à le rejoindre : là encore, les sagas islandaises sont pleines de récits de ce type. Quittant la Norvège, le Danemark ou la Frise, l'épouse ou la fiancée pourrait ainsi « recherche[r] la mer, le pays des mouettes, prend[re] place dans la nef marine afin de, au sud de ce lieu » – elle naviguerait en effet au plus près des côtes jusqu'au Pas-de-Calais, ou traverserait directement depuis la Norvège en mettant le cap au sud-ouest vers les Orcades – « par delà le chemin de mer, trouver l'homme, là où [s]on seigneur est dans l'attente de sa venue ». Elle ferait cela en réponse à un message oral ou écrit, mais accompagné d'un « bâton runique » qui attesterait l'identité de l'émetteur et la véracité du message : ainsi le bâton pourrait-il porter un nom, un mot secret connu des deux époux. Mais l'explication du passage runique à la fin du poème est sans doute plus simple, même si le poème se réfère aux « anciens serments » échangés et remémorés : que l'épouse fasse route vers le soleil sur les vagues, et elle fera la joie de l'homme qu'elle aime.

Notre interprétation n'est, insistons sur ce point, qu'une hypothèse : elle ne saurait constituer la seule et unique explication d'un poème riche et complexe, qui ne perdra jamais de son mystère et que l'on ne saurait réduire à une variation sur le thème de la migration. Mais il semble que le rapprochement entre ce texte et la cour alfrédienne méritait d'être proposé de façon plus explicite qu'il ne l'a été jusqu'ici : dans *Le Message de l'Époux* comme dans les poèmes parlants d'Alfred, le message se fait le porte-parole de son auteur et, en parlant de lui-même, il parle en son nom.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	
Bruno Dumézil & Laurent Vissière	7

PREMIÈRE PARTIE

AUTHENTIFICATION ET VALIDATION

Les vrais-faux messages diplomatiques mérovingiens	
Bruno Dumézil	19
Lettres autographes, lettres secrètes : le recours à l'autographie épistolaire pour des exigences de discrétion (XI ^e -XII ^e siècles)	
Micol Long	35
La correspondance comme expression de la volonté du sultan ottoman	
Nicolas Vatin	49
La signature dans les lettres du duc de Bourgogne Philippe le Bon	
Jonathan Dumont & Alain Marchandisse	61
Lettres validées, lettres fausses : jeux de pouvoir et correspondance à l'assemblée de Marseille au milieu du XIV ^e siècle	
François Otchakovsky-Laurens	83

DEUXIÈME PARTIE

AUTEURS ET RÉDACTEURS

Quelques réflexions sur le Registre des lettres de Grégoire le Grand	
Bruno Judic	101
Vraie-fausse lettre d'un émir almoravide à ses troupes (1139)	
Emmanuelle Tixier du Mesnil	115
Lettere d'ambasciata e iniziativa personale degli ambasciatori (secc. XIII-XV)	
Paolo Cammarosano	127

Lettres authentiques et relations diplomatiques. L'exemple de la Corse génoise (fin xv ^e -début xvi ^e siècle)	
Vannina Marchi van Cauwelaert.....	137

TROISIÈME PARTIE
AFFABULATIONS

Prosopopée des runes : autour d'un « poème parlant » anglo-saxon	
Alban Gautier.....	159

Lettere false e finte nella letteratura e nella storia	
Paolo Preto.....	175

Quand le diable prend la plume. Une lettre de Lucifer à son lieutenant ès parties d'Occident	
Bertrand Schnerb.....	185

254

« Il est né le maudit enfant... » La naissance de l'Antéchrist d'après une lettre du grand maître de Rhodes (xiv ^e -xviii ^e siècle)	
Laurent Vissière.....	197

Les lettres de 1494 entre Alexandre VI Borgia et Bayezid II : les effets indubitables d'une documentation douteuse	
Giovanni Ricci.....	233

Du genre épistolaire et de sa vérité : conclusions	
François Bougard.....	245

Table des matières.....	253
-------------------------	-----